

Je suis venue à Madrid pour tuer un homme que je n'avais jamais vu. Ils m'ont donné son nom, inscrit sur une pochette en carton pleine de photos, de billets de train, de plans de ville et de métro. Son adresse aussi, la rue entourée en couleur sur l'une des cartes et jusqu'au code qui ouvrait la porte d'entrée de son immeuble. Ce n'est pas ma façon de travailler. Chez moi, les gens me connaissent. Lorsqu'ils me voient commencer à les suivre, me placer derrière eux dans les queues aux caisses des magasins, attendre tranquillement devant leur maison, m'asseoir parfois sur le capot de leur voiture, ils savent. Et peu à peu ils se résignent. Là-bas on me fait confiance parce que j'agis vite et sans douleur. Alors un soir, ils allument la télévision et laissent la porte d'entrée ouverte. Et tout se passe bien. Sauf la dernière fois, mais je n'ai pas envie d'y repenser.

Ils m'ont dit que c'était une récompense. Ils m'ont dit que j'avais bien rattrapé ma mission, que je méritais un peu de repos, que ce serait comme faire du tourisme et qu'en plus, la cible était facile à atteindre. Cela m'a donné à penser. Je les croyais moins, comment dire ? Moins bienveillants. Pas du genre à donner une deuxième chance.

Néanmoins, je n'aime pas l'idée de sortir de mon territoire. Je n'aime pas, non plus, l'endroit où se cache la cible. S'il fallait un jour que je me mette en sûreté, jamais je n'irais dans un lieu pareil, un immeuble abandonné au fond d'une rue en cul de sac. C'est comme rentrer au fond du terrier et attendre qu'on vienne vous débusquer.

Quand je suis arrivée, il n'y avait personne, alors c'est moi qui ai dû me terrer dans la ruelle déserte. Je suis restée un long moment dans l'obscurité, à épier les rares passants, à détailler leurs vêtements et silhouettes pour être certaine de ne rien rater. A cet endroit, la ville était presque déserte, silencieuse. Enfin, il est arrivé, nonchalant et parfaitement ridicule avec son bonnet rouge et son paletot marron. J'ai attendu quelques secondes et je l'ai suivi. Je ne voulais pas agir chez lui, ici je ne dois pas laisser d'indices. La cage d'escalier était le seul endroit où je pouvais le liquider sans témoins. Je l'ai suivi dans l'immeuble et alors qu'il montait les premières marches, j'ai visé son dos. La porte de l'entresol s'est ouverte et une femme a surgi dans l'embrasure. J'ai rangé mon arme en vitesse.

La femme m'a souri et la cible s'est retournée. Alors vous voilà, a-t-il dit, mais entrez donc.

J'étais tellement stupéfaite que j'ai obéi. Je suis entrée, je l'ai regardé faire du café, nous servir tous les deux. Et puis commencer à parler.

« Quel manque de chance incroyable, n'est-ce pas, la voisine qui vous voit, qui pourrait vous décrire. Oui, vraiment, quel manque de chance, cette voisine qui n'était pas dans le dossier, vous ne trouvez pas ? »

Il souriait et je me suis mise à trembler. Il n'y a pas de deuxième chance pour nous, pas de récompense pour le travail bien ou mal fait. C'est « tu t'en sors et tu vis, ou tu rates et tu crèves ». Mais pourquoi une telle mise en scène ?

Et puis j'ai commencé à comprendre. Si seulement j'avais réfléchi davantage. Parce que si j'avais été assassinée chez moi, forcément les patrons auraient eu quelques problèmes, pas beaucoup sûrement, mais pas beaucoup est toujours trop pour eux. Tandis qu'ici... personne ne sait qui je suis, personne ne sait ce que je fais, et même si on finit par l'apprendre, je suis trop loin de mon territoire pour que cela cause des problèmes à quiconque.

J'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir mais je n'ai pas pu me retourner, tout devenait flou, les couleurs, les formes... j'ai entendu le bruit de la porcelaine rompue lorsque la tasse s'est fracassée contre le sol, le liquide noir trop amère que j'avais si complaisamment bu. J'ai entendu la fausse voisine demander si c'était fait. Si quoi était fait ?

Je suis venue à Madrid pour être tuée par un homme que je n'avais jamais vu.